

La Révolution fourragère, 50 ans après. Témoignages

G. Liénard¹, J. Pluvinage²

Dans ce dossier consacré à la Révolution fourragère, nous n'avons retenu que deux des témoignages présentés lors de la séance de l'Académie d'Agriculture de France du 9 février 2005. L'ensemble des témoignages et des discussions a été publié par l'Académie d'Agriculture³.

Témoignage de Gilbert Liénard

A la suite des trois exposés, je voudrais revenir sur le contexte des années 1950-1975, en rappelant deux aspects qui font bien partie de l'histoire des idées.

1. Parallèlement à la Révolution fourragère, se propageait **une autre révolution**, silencieuse celle-là, **celle des mentalités**, essentiellement portée par les jeunes de la JAC (Jeunesse Agricole Chrétienne). Ceux-ci avaient compris l'importance de la formation générale, du progrès technique "*pour s'en sortir*", comme on disait alors, de la nécessité de la réflexion et des échanges en groupe, en vue de progresser et d'acquérir une plus grande autonomie de pensée et de décision, et le sens des responsabilités. Beaucoup de ces jeunes ont été à l'origine des CETA, puis des GVA, notamment dans les zones de petite culture vivrière.

Et on comprend que les propositions générales de R. Dumont, perçues alors comme dynamisantes et motrices d'un développement global, individuel et collectif, aient pu rencontrer une grande résonance. Mais, comme il a été dit, ce sont les jeunes, regroupés en CETA, qui ont dû et su faire les adaptations locales nécessaires, avec leurs conseillers qui étaient alors polyvalents, réunissant à la fois conseils techniques et de gestion. J'ai été l'un d'entre eux pendant dix ans dans les montagnes du Puy-de-Dôme ; nos solides connaissances agronomiques n'avaient cependant rien de comparable à celles d'aujourd'hui.

Pour reprendre une expression de Jean Boissonnat au SIA (Salon International de l'Agriculture) de 2002, ce fut une véritable révolution sociale, économique et politique et, j'ajouterai, psychologique et culturelle, dont les ondes sont encore visibles aujourd'hui.

2. En outre, il faut rappeler que, dans ces années-là, **l'urgence de l'augmentation de la productivité agricole** par le progrès technique était inscrite, telle quelle, dans le Traité de Rome (1957) et était régulièrement rappelée par le Commissariat Général au Plan.

Il s'est alors ouvert un grand débat sur les voies et les moyens d'y parvenir avec, très schématiquement, deux possibilités :

- Une évolution des exploitations familiales, alors très nombreuses, qui serait inévitablement lente et exigeante en moyens d'encadrement, qui restaient rares à l'époque (les techniciens et BTS n'existaient pas encore).

- Ou une industrialisation d'une partie de l'agriculture, qui pouvait être beaucoup plus rapide et efficace, du moins c'est ce que l'on pensait alors.

Ce débat explique tous les essais et études qui ont été faits, en particulier sur la déshydratation et aussi les grandes unités d'élevage, dont on retrouve trace dans les publications du moment. On peut se rappeler, par exemple, des grands ateliers laitiers de Montereau (300 vaches) ou de Boulieu (800 vaches), ou les grands ateliers d'engraissement type *Feed-lot* comme le Gaec de Digny (700 taurillons).

Ce n'est pas un des moindres mérites de **la Révolution jaune** que d'avoir mis à la disposition de la masse des exploitations familiales d'élevage **un levier d'amélioration sûr**, relativement simple, plus rapide et **plus facilement généralisable que la Révolution verte**. Celles-ci ont pu ainsi répondre aux demandes de la société d'alors, de disposer d'une meilleure alimentation pour la population urbaine, à moindre coût, tout en libérant de la main-d'œuvre pour l'industrie et aussi les nouveaux services qui émergeaient.

On le sait, les résultats ont dépassé rapidement les objectifs. **Les difficultés sont survenues**, non seulement dans le fonctionnement des exploitations

1 : Ingénieur de recherches honoraire de l'INRA, Lauréat de l'Académie, INRA Economie de l'Elevage à Theix.

2 : Correspondant de l'Académie d'Agriculture de France, ancien directeur de l'Institut Technique de l'Elevage Bovin.

3 : C. R. Acad. Agric. Fr., 2005, 91, n°2. Séance du 9 février 2005.

ainsi qu'on l'a rappelé, mais **aussi au plan macro-économique et sociétal**. L'apparition de certains excédents accélère la baisse des prix (malgré les processus de régularisation) et celle-ci entraîne la course à l'intensification et à l'agrandissement des exploitations. Avec pour conséquence principale une accélération de l'exode agricole et une sous-population notamment en milieu rural éloigné : on en voit les effets aujourd'hui, en particulier pour le maintien des services publics.

Cette analyse déborde le cadre d'aujourd'hui, car elle doit faire intervenir bien d'autres acteurs et préoccupations, telles les industries agro-alimentaires, les nécessités du commerce extérieur, l'intervention croissante des nouveaux modes de consommation et de la grande distribution, tout comme les désirs souvent contradictoires du consommateur et du citoyen.

Témoignage de Jacques Pluvinage

Mon intervention se veut le témoignage d'un ancien combattant de la Révolution fourragère et, comme tout témoignage, il doit être signé et daté. Signé par un ancien élève de René Dumont en 1950-1951, ensuite ouvrier agricole à Courcelles-Chaussy en Moselle, puis chef de culture près de Meaux, technicien de CETA dans les Côtes-du-Nord, et chef d'exploitation INRA en Normandie, au Pin-au-Haras.

A propos de René Dumont : ne pas oublier qu'avant de prêcher la Révolution fourragère, il a écrit : *"Voyage en France d'un agronome"* (1951). On y trouve l'origine des principes qui ont guidé son enseignement : avant de conseiller, voir d'abord sur place la diversité et écouter les acteurs pour comprendre chacune des situations dans leur particularité.

Les terres sont lourdes à **Courcelles-Chaussy**. Quatre chevaux lorrains labourent péniblement. Il flotte encore dans l'air de 1954 l'esprit de Der Khatchadourian : les prairies naturelles ont été traitées par le pâturage tournant, la fertilisation, le chargement.... Résultat : la végétation est rénovée et le rendement multiplié.

Dans la **région de Meaux**, on laboure tout ce qu'on avait couché en herbe 30 ou 40 ans avant, afin d'y semer des céréales bientôt largement aidées par Bruxelles. Seul le trop difficile à labourer reste vaguement pâturé par quelques bovins ou chevaux, les vaches noires et blanches étant vendues. Ce n'est pas la révolution du XX^e siècle mais la restauration du XIX^e.

En **Bretagne centrale**, les prés permanents occupent des parcelles bien distinctes des champs

labourés ; ils sont dégradés et produisent fort peu. Ici, René Dumont va être rapidement suivi. On laboure hardiment les vieilles prairies et dans la rotation vont alterner les grains, les betteraves, les choux et les prairies temporaires en variétés pures du GNIS, avec beaucoup d'azote, et par conséquent quatre ou cinq fois plus de rendement fourrager qu'autrefois.

Au Pin, les herbages de Colbert en pleine Normandie étaient loués aux enchères à des herbagers y lâchant des bœufs au printemps et les récupérant peu à peu selon leur état de finition en viande et selon le commerce. Végétation très dégradée et rendement très faible, qui va vite tripler avec l'INRA reprenant en 1956 une partie de ces herbages. Rebischung et Jarrige sont d'accord pour labourer et semer, quoique le second préfère ne pas retourner toute la surface : il veut garder des prairies permanentes pour y affiner, avec Béranger, les variantes d'un pâturage tournant. Kerguelen (INRA de Rouen) en y jetant ses anneaux va vérifier par ses minutieux comptages que la végétation s'est déjà bonifiée en quatre ans. Pour ressemer le reste des surfaces, il y a divergence. A Versailles (INRA végétaux), on voudrait une seule espèce par parcelle, une seule variété cultivée selon ce qu'elle est ; mais à Jouy (INRA animaux), on tient compte de tout (l'appétence, les risques, la facilité) : on sème parfois un mélange de deux graminées et presque toujours du trèfle blanc avec pas trop d'azote...

Donc, presque partout le même souffle révolutionnaire si bien décrit par Salette. Quant aux modalités, surtout pas de modèle unique. Tenir compte de tout dans la diversité des situations.

En revanche, pour réussir la Révolution fourragère, comme pour réussir toute révolution, toute réforme, hier aussi bien qu'aujourd'hui, il semble (après cette expérience) qu'il y faut **certes des idées cohérentes et le respect de la diversité** mais aussi :

- **du cœur**, c'est-à-dire du courage et du souffle ;

- **de l'intelligence concrète** ;

- **un dialogue spécialiste - praticien concerné**, mieux : le groupe de praticiens du type CETA, quelle qu'en soit l'étiquette ; et, pour le spécialiste, qu'il soit sélectionné comme au Concours général, à la fois sur performances et sur conformation, avec un rapport oreilles sur paroles nettement supérieur à un. En effet, le vrai dialogue, et non pas la fameuse "communication" médiatique, n'est-il pas le meilleur antidote contre le dogmatisme qui guette tout "sachant", celui-ci n'étant plus alors un "chercheur" ?